

les mêmes doctrines et les mêmes principes, ceux du christianisme, quel souffle de foi vivifiante et pure venait de toutes parts, encourageant l'activité intellectuelle, faisant jaillir les étincelles du génie. Bossuet a dit cette grande parole : " La nature humaine connaît Dieu, et voilà déjà, par ce seul mot, les animaux au-dessous d'elle jusqu'à l'infini." — " Le matérialisme n'hésite pas, lui — ajoute M. Chesnelong — à nous faire rétrograder jusqu'à l'animalité. Et cette doctrine abjecte, qui déshonore l'homme en le mutilant, cette doctrine de décadence qui conduit les peuples à la dégradation par la servitude, trouve de nos jours des adeptes qui la proclament et des sectaires aveuglés qui la suivent ".

Le foyer qui, à notre époque, centralise les pensées, c'est la matière. Le sentiment religieux s'éteint, la vie reflue peu à peu vers le cœur des sociétés, puis elle s'enfuit avec leur âme, avec les dernières aspirations qui la portaient vers une religion sainte ; déjà plusieurs ne vivent plus que d'une agitation fébrile, pareilles à des cadavres soumis au courant de la pile galvanique. A droite et à gauche on voit les hommes et leurs projets s'affaïsser. Comme un pieux enfant de la catholique Espagne, nous redisons : " L'atmosphère contient un poison qui ne laisse rien de bon parvenir à maturité, ou l'esprit fléchit ou l'homme tombe ".

Le caractère distinctif de cette époque est peut-être l'ambition. Cette passion a enfanté trois idées mères vastes et fécondes en vues révolutionnaires, en projets sanglants et en menées tortueuses qui ont bouleversé l'Europe entière ; elle a produit trois hommes : Cavour, Bismarck et Gortschakoff, trois noms qui mènent au bout des spoliations contemporaines, comme Luther, Voltaire, Mirabeau conduisent aux confins du monde des révolutions modernes. Le panslavisme, à intervalles marqués, est venu rougir de sang les flots du Danube et du Pruth, la poussière des plaines bulgares et les arêtes des Balkans. La Pologne a été brisée sur le passage de ce conquérant barbare, " l'homme malade " se traîne à ses genoux, débile et la face meurtrie, et l'Europe le contemple avec effroi dans sa course de géant.

D'un autre côté le pangermanisme cite avec orgueil la célèbre journée de Sadowa, il montre les duchés de Schleswig, de Holstein et de Lauenbourg provinces prussiennes, toutes les victoires morales de son chef dont le puissant génie diplomatique fait mouvoir cet immense réseau d'intrigues qui le rendent redoutable à toutes les chancelleries d'outre-mer, en un mot il se glorifie du prince de Bismarck, " le créateur de l'Allemagne unifiée, l'ennemi implacable des Habsbourg, l'allié de la révolution cosmopolite, l'auteur de la chute de la dynastie napoléonienne et le destructeur de l'unité territoriale de la France ".

Si l'on interroge les progrès du panromanisme, ce dernier nous indique les trois grandes étapes du gouvernement qui en a fait son œuvre : Turin, Florence, Rome ; l'unification de l'Italie ; une longue suite de vols ; un Pontife-Roi prisonnier ; des moines exilés et des temples spoliés.

Oh ! que d'injustices causées par les désirs de cette passion dont nous essayons de dire l'œuvre actuelle ! Que de douleurs poignantes sous sa froide étreinte ! Ecoutez les râles de la Pologne agonisante et laissez Pie IX vous dépeindre les maux de l'Eglise catholique dans ce malheureux pays : " On y remarque les pasteurs ravis à leurs troupeaux ou dépouillés de leur autorité ; les prêtres proscrits ou privés de la liberté d'exercer le ministère catholique ; les religieux expulsés ou réduits à la plus cruelle indigence ; les grecs-unis entraînés violemment au schisme ; les latins séduits ou privés des secours religieux ; le culte sacré suspendu ; les temples violés ou livrés à un culte non-catholique ; les chaires de vérité réduites au silence ; les biens de l'Eglise usurpés ; la hiérarchie bouleversée ; l'enseignement séculier et religieux souillé ; toute voie enlevée au suprême Pasteur de faire parvenir à ses enfants opprimés ses secours, ses enseignements, ses consolations ". — " Et toute l'Europe, ajoute un écrivain, a entendu le cri d'indignation des mères auxquelles la *clémence* de l'empereur enlevait leurs enfants. Qui n'a pas lu l'effroyable récit de cette femme qui, sous prétexte d'embrasser une dernière fois son fils, eut le cruel héroïsme de le poignarder, préférant pour lui la mort à la pitié qui allait lui ravir ensemble sa mère, sa patrie et sa foi ? "

Arrêtez-vous un instant à Pie IX dont l'auguste figure, il y a quelques mois, fixait tous les regards de la chrétienté. Son cœur, plus que tout autre, a été transpercé par les traits envenimés que lui ont lancé des mains ambitieuses. Il n'est plus ; son front ceint de la tiare, où se reflétait un rayon de la divine majesté, avait assez bravé d'orages, assez éclairé le monde ; le saint Pontife était mûr pour le ciel, ses épaules avaient assez supporté la croix, son âme assez souffert, son cœur assez pardonné ; ses pieds avaient touché le sommet du Golgotha.

Et qu'est-il besoin, pour nous, d'écouter tous les murmures douloureux que peut nous transmettre l'écho lointain du vieux monde ? Demeurons sur notre hémisphère et, tournant nos regards vers le *Far West*, nous assisterons, là encore, au drame lugubre d'une nation frappée au cœur par les coups de l'ambition et de la sordide cupidité, s'agitant dans les dernières convulsions que provoquent les atteintes de la mort. C'est là un spectacle lamentable que nous dépeint avec vigueur une plume chrétienne : " Combien de douleurs